

Plaidoyer pour l'Europe

Dans cette société fatiguée qui se donne en modèle sans plus croire en elle-même, l'unification européenne représente un pis-aller, un sursis bienvenu et peut-être même une chance pour la Suisse.

Par Jean-Bernard Vuillème

Loin d'être insensible à la méfiance des peuples envers une Europe centralisatrice du type de celle que paraît annoncer Maastricht, comment ne pas voir que l'essoufflement des idéologies ne laisse pas d'autres perspectives aux jeunes générations que d'avancer vers une Europe décloisonnée dans ses frontières et ses protectionnismes? A défaut de vouloir refaire le monde, qu'ils aient au moins la possibilité d'un petit frisson de renouveau. Une chance d'être Suisses sans regretter l'Europe.

Il n'y a plus aujourd'hui d'horizon derrière le mot *démocratie*. A peine entrevoit-on quelques aménagements souhaitables, quelques possibilités d'adaptation aux sensibilités locales, mais ce mot se dit et s'entend comme une fin en soi dans le discours dominant

Depuis le pathétique effondrement du communisme, le temps des grands desseins politiques paraît pour ainsi dire révolu. L'écologie, seul mouvement porteur de projet, ne promet guère autre chose, intrinsèquement, qu'un grand bond en arrière. Pourquoi pas, si l'on sentait dans cette volonté, au-delà d'un indispensable signal d'alarme, un élan qui ne soit pas reculé, une vision plutôt qu'une nostalgie? L'histoire devrait revenir sur ses pas avec l'écologie. Elle aurait par contre atteint son apogée avec la démocratie, d'une manière à ce point évidente qu'il serait vain, et même dangereux, de penser la vie en dehors de ses sacro-saintes lois: un régime parlementaire plus ou moins fort, un capitalisme «à visage humain», c'est-à-dire un libéralisme tempéré d'un certain esprit social. Il n'y a plus aujourd'hui d'horizon derrière le mot *démocratie*. A peine entrevoit-on quelques aménagements souhaitables, quelques possibilités d'adaptation aux sensibili-

tés locales, mais ce mot se dit et s'entend comme une fin en soi dans le discours dominant. Derrière les propos humanistes d'un Bernard Kouchner et sa manière d'accourir partout en clamant «je suis la morale et la conscience», derrière la nouvelle philosophie agissante du «droit international» de l'ONU, comment ne pas percevoir les indices d'un nouvel impérialisme démocratique? Il me semble parfois que cette prétention à l'universel n'est que le revers de la médaille du colonialisme. L'Occident n'aurait renoncé à ses colonies que pour mieux asseoir sa suprématie économique et dicter son ordre politique. La démocratie parlementaire et le capitalisme réglementé deviennent totalitaires dans leur prétention à se concevoir comme universels (je t'accorderai des prêts quand tu auras organisé des élections), et la manière qu'ont ses intellectuels de les présenter comme un moindre mal à instaurer dans le monde entier.

Comment écrire de telles phrases, d'une main d'ailleurs tremblante, sans risquer de se faire accuser d'être partisan de Dieu sait quelle dictature? Et que vient faire l'Europe dans cette galère? Justement. Si j'avais vingt ans et que mes grands-parents aient fait leur guerre, mes parents Mai 68 et Woodstock, qu'ils soient revenus de tout pour se retrouver ramollis dans cette démocratie de consensus universel, je ne pourrais manifester ma volonté d'être, collectivement, qu'en désaccord avec le retour aux nationalismes. A quoi bon parcourir encore ces pistes moribondes? Dans ce monde où les utopies sociales deviennent articles de musée, je verrais dans la construction européenne une possibilité de définir d'autres enjeux, d'éprouver de nouvelles affinités et peut-être d'inventer l'avenir comme au milieu d'un chantier, même si cette conviction ne trouvait de meilleur moyen de s'exprimer qu'en lançant des pierres aux architectes. Je saisirais l'occasion de cette nouvelle donne, de ce coup de sac européen, pour inciter à rouvrir partout les chantiers délaissés de la théorie politique et sociale.

Je voterais oui pour croire que l'histoire ne s'est pas arrêtée avec la chute du Mur de Berlin et par refus de vivre dans une société si fatiguée qu'elle aurait cessé de rêver.

J.-B. V.